

«Le théâtre, c'est pas notre truc»

De jeunes délinquants se prennent au jeu de scène, lors d'un stage proposé par un centre éducatif renforcé.

Il n'ont que 17 ans. Et déjà un lourd passé judiciaire. Chaque jour, ils sortent de leur centre éducatif renforcé (CER) de la région parisienne pour aller à Vincennes faire du théâtre. Du CER, ils disent que c'est «pire que la prison, où tu paies ta dette et tu t'en vas». Ce qu'ils ont fait? Vol, homicide, agression. Pour eux, l'école est un mauvais souvenir. L'autorité aussi.

L'opération théâtre fait partie des stages qui leur sont proposés (lire ci-dessous) pour accompagner un projet professionnel. Le spectacle s'appelle *Déplacer les bornes*. Ils l'ont joué vendredi, devant leurs éducateurs, le juge, l'assistante sociale, un frère ou un parent. Les bornes, ils ont commencé à les bouger eux-mêmes: ils se sont mis à se confier, à «balancer des trucs» au metteur en scène. Dans leur quartier, dire l'intimité, parler de ses sentiments, n'est pas évident. C'est déborder du registre de la fierté dont ils ne sortent pas.

Le théâtre n'entre pas dans le «délire» des cités. «Comédien, c'est pour les tarlouzes», commente l'un. «Le théâtre, c'est un truc de bourgeois», ajoute un autre. «J'ai demandé à personne de venir me voir; confie Aziz. J'aurais trop honte.» «C'est un peu gênant, moi j'aurais jamais joué devant les gens de ma cité.»

Brèches. Gérard Gallego, le metteur en scène de la compagnie Instant présent, les a pourtant fait accoucher de leurs histoires. Il a d'abord essayé un bon souvenir de leur quotidien. «Y a rien de bien dans ma vie», a dit l'un. Alors, il a glissé vers ce qui les touche. Ces choses marquantes qui les ont «choqués»: l'arrivée en France, le voyage en Afrique où on se fait dépouiller, la grande sœur qui leur «défonce la gueule» quand ils fument, l'impossibilité d'apprendre à nager. Des métaphores de leurs existences qui disent



Déplacer les bornes, un spectacle mis en scène par Gérard Gallego, et joué par les jeunes.

toutes leurs impasses, leurs échecs, leur «immobilité». «La cité, on sort presque jamais, il faut prendre les transports, il faut payer [...]. En France, quand tu n'as pas d'argent, tu n'es rien, et nous on n'avait pas d'argent.» Raconter ces histoires a ouvert des brèches sur les difficultés de relations avec les parents.

«Mon père, il quittait chez moi à 5 heures du matin pour rentrer à 9 heures. Je n'osais pas lui demander un franc ou quoi que ce soit, je me débrouillais pour trouver de l'argent, et qui dit débrouille dit tu es obligé de... soit tu vends, soit tu braques», raconte Suleiman sur les planches. Le reste, ils le disent simplement, hors scène: «Moi j'ai jamais eu une discussion avec mon père», dit Suleiman. «Il me fait la morale,

il me dit fais pas ci, fais pas ça! Alors que s'il vient voir le truc [la pièce de théâtre, ndlr], il va s'apercevoir de ce que je ressens dans le bordel.» Reda: «Ils ont trop donné pour nous, mais ils savent qu'on n'est pas cons. On sait le bien, le mal. Ils croient qu'on fait que le mal.»

Dans la salle de répétition, Aziz passe son temps devant la glace. Reda a son casque sur la tête, musique à fond. Suleiman est sur son vélo. Pour eux, la mayonnaise a pris. Steve, lui, n'a pas tenu longtemps. Il ne cessait de répéter qu'il ne voulait «pas faire du théâtre».

Gérard Gallego a fini par le prendre au mot. Tom, non plus, n'est pas resté. Il a fugué du CER après le début du stage. Le metteur en scène demande de baisser la musique, réclame l'attention, recadre. Les jeunes ont du mal avec son «autorité», sa voix forte. Aziz est quasi

menaçant: «Il se permet des choses qu'il devrait pas faire, dans ma vie y a jamais eu de bonhomme qui m'a donné de l'autorité.» Durant tout le stage, il leur a fallu dépasser la difficulté de se concentrer, d'écouter l'autre, de travailler à plusieurs. Désamorcer les situations chaudes, faire retomber la pression. Souvent, ils menacent de tout arrêter avant de dire: «J'rigole.»

Poésies. Pourtant, derrière leur côté bravache, ils reconnaissent en creux l'utilité de l'expérience. Ils ont été polis avec le personnel et les visiteurs du théâtre. Sur scène, ça fonctionne: Suleiman cabotine drôlement sur son vélo d'appartement, Reda marche bien sur les mains. Aziz sait quand les autres ne jouent pas juste. Même s'ils s'en défendent tout le temps – «le théâtre, c'est pas notre truc», «on est bien obligés de faire ça» – ils attendent la représentation. «J'ai jamais appris des textes, des poésies, je me prenais pas la tête, on n'aimait pas l'école, on s'était lancé une image. Là, je vois que je suis capable d'apprendre quelque chose», explique Reda. Mercredi, la responsable du CER est venue. L'un d'eux a réclamé: «Elle m'a vu sur scène, la directrice?» La directrice: «Ils ont bougé, c'est certain. Comment vont-ils être lorsqu'ils seront privés de théâtre?»

DIDIER ARNAUD

Le CER: une alternative à la prison

Le centre éducatif renforcé (CER) est une alternative à la prison. «T'es libre mais t'es pas libre, tu vois le dehors, les portes sont ouvertes, mais t'as pas le droit de sortir», dit un jeune. Le CER est une structure de la protection judiciaire de la jeunesse qui prend en charge des mineurs les plus en difficulté, pendant deux à trois mois, sur décision du juge des enfants, du juge d'instruction chargés des affaires de mineurs ou du tribunal pour enfants. Les mineurs sont suivis de façon permanente par des éducateurs. Objectif: leur permettre de reprendre contact avec la vie sociale par diverses activités (chantier humanitaire, sport...) et élaborer un projet de resocialisation. Dans celui-ci, six jeunes mineurs, un éducateur par jeune, un conseiller d'insertion, un psychologue et une chef de service sont réunis. Ce nouvel apprentissage de la vie sociale commence par le réveil à 7h30, la participation aux travaux quotidiens, les stages. Casquette et portable sont proscrits.

D.A.